

CHAPITRE PREMIER

Le guetteur à tête de loup les vit se débattre avec les flots et aussitôt, il alla prévenir son maître...

D'après la position du soleil dans le ciel absolument bleu, il est environ six heures. Ballottée par des vagues furieuses, la barque a enfin réussi à passer la barrière des récifs et vient de s'échouer sur la plage de galets.

Les cinq rescapés du naufrage de l'*Oc* s'extirpent de l'embarcation disloquée. Harassés, ils contemplent avec crainte la baie menaçante où ils ont involontairement accosté. Celui qui porte la cotte de maille en argent est le premier à fouler le sol. Il mesure deux mètres, le vêtement métallique moule une musculature puissante, son regard bleu révèle une intelligence moyenne. Du fond de la barque, il tire une lourde épée à deux mains, dont il a refusé de se défaire malgré les dangers qu'il vient de traverser. Il fouette l'air de son arme pour assouplir ses bras raidis par le geste du rameur et retrouver ses mouvements naturels.

Son nom est Renaud, sire Baltimore, paladin d'Aquitaine.

Le paladin regarde la forteresse noire tapie au fond de la crique et se sentant en pleine possession de ses moyens, éclate de rire.

Le capitaine de l'*Oc*, le navire marchand sur lequel tous ces hommes ont embarqué à Sète à destination de Magréba, le regarde avec inquiétude.

La courte plage de galets est bordée par une promenade de pavés. À l'une des extrémités, défiant la mer, s'élève une tour d'architecture mauresque. À l'autre bout, une jetée en vieux béton plonge dans la mer. Derrière cette maçonnerie défensive, les couleurs criardes d'un village abandonné résistent au soleil. Au-delà de la jetée, à cheval sur deux criques, la forteresse noire semble les attendre, solidement ancrée dans la montagne rousse.

– Nous avons abordé à Cotlliure la maudite.

Ils se retournent vers celui qui vient de parler. L'homme arbore la cape bleu outremer de la guilde des voleurs occitans. Sa taille moyenne et ses yeux noirs, très mobiles, brillent de vivacité. Bien que nul ne les voie, tous savent que sous le grand vêtement, se dissimulent la courte épée et le poignard enduit de poison des gens de sa caste.

– À la nuit tombante, dans une heure ou deux, le pays sera infesté de jonglômes venimeux.

Le capitaine de l'*Oc* hoche la tête :

– Il vaut mieux les affronter dans la ville plutôt qu'en terrain découvert. Ici, nous pourrions nous retrancher derrière les murs, mais en pleine campagne, nous n'aurions aucune chance.

– La cité de Perpinyà est à trente kilomètres ! Nous n'aurons pas le temps de l'atteindre avant le coucher du soleil. Même en forçant l'allure... Il faut se retrancher ici...

La croix cathare barre la poitrine de celui qui a pris la parole. Une épaisse chevelure brune sur des épaules massives. Des yeux noirs, cruels. Une cicatrice à la joue droite.

Bien que le paladin d'Aquitaine le dépasse d'une tête, le Cathare est plus redoutable de sauvagerie contenue.

Sa main hâlée et noueuse se crispe sur une longue épée à l'acier ébréché.

Le cinquième personnage, vêtu d'un somptueux manteau pourpre bordé d'hermine, s'approche du Cathare :

– Qu'est-ce qu'un jonglôme venimeux ?

Il s'exprime avec l'accent des étrangers du Nord. Ses manières efféminées et son accent pointu dérangent le Cathare.

Une main boudinée couverte de bagues multicolores désigne la crique et ses étranges constructions.

– Pourquoi Cotlliure la maudite ?

Le capitaine, aidé par le Cathare, hisse les restes de leur embarcation sur le haut de la grève.

Soudain, le voleur occitan :

– Regardez ! Une felouque ! Elle n'est pas là depuis longtemps, le bois n'a pas eu le temps de sécher. Un jour ou deux, tout au plus !

Pendant ce temps, le paladin s'est éloigné en direction du village, laissant les autres sur la plage.

Un peu partout des cratères béent, aussi bien dans la surface gravillonneuse de la berge que dans le sol rocailleux de la cité.

– Voilà les trous de jonglômes ! s'exclame le capitaine en les désignant au Nordique.

Le paladin s'est arrêté ; il hésite devant trois itinéraires possibles : s'enfoncer dans Cotlliure par un dédale de rues, suivre la promenade jusqu'à la tour mauresque, ou se diriger vers la forteresse noire...

– La forteresse noire ne me dit rien. Cherchons plutôt à nous barricader dans la tour.

Le guerrier cathare qui l'a rejoint a suivi le cheminement de ses pensées silencieuses.

Sans lui accorder le moindre regard, Sire Baltimore d'Aquitaine acquiesce imperceptiblement de la tête et ouvre la marche, l'épée pointée devant lui.

Sur la plage, les autres ont entrepris l'exploration du petit navire arabe. Le voleur fouille déjà l'intérieur de l'esquif tandis que le capitaine, en bon marin, examine l'état du matériel abandonné.

L'homme au manteau rouge regarde ses compagnons d'infortune s'affairer. Sa seule préoccupation semble être de lustrer doucement la grosse perle qui orne l'index de sa main droite. Ses lèvres remuent à peine comme pour une incantation muette.

– Ils devaient être une vingtaine. Pris dans une tempête sèche comme nous. La tramontane a cassé leur mâture, dit le capitaine.

– Des pirates en chasse. Il n'y a que des armes à bord. Pas de matériel de pêche ou de cargaison marchande. Et le voleur brandit un cimeterre.

– Ils sont peut-être encore dans la ville. Je n'aimerais pas avoir à les affronter...

– Il faudrait prévenir les autres, dit l'homme du Nord.

– On ne dicte pas une conduite à des individus de cet acabit. Mes talents de voleur me permettent beaucoup de choses mais pas de risquer d'irriter ces deux bêtes de combat.

L'homme du Nord émet un petit rire qui semble montrer que la situation l'amuse. Une lueur faible sourd maintenant de sa perle verte.

À une centaine de mètres de là, cachés par un coude de la promenade, les deux guerriers arrivent près de leur but.

– Une église ! Une église accolée à une tour maure ! Quelle alliance extraordinaire ! dit le paladin.

– Dans notre pays, le brassage des peuples et des religions a apporté bien des choses encore plus curieuses que celle-ci. Nous nous sommes beaucoup battus entre nous, mais nous avons construit cette terre côte à côte.

– Ce n'est pas ma conception de l'Histoire. En Aquitaine, on ne pactise pas avec l'ennemi. On détruit ce qu'il a construit comme il détruit ce que nous avons construit.

– Trêve de bavardages ! Regardez !

La porte battante de l'église, restée jusque-là dans la pénombre de l'intérieur, vient d'être rabattue par un courant d'air.

D'énormes clous rongés par la rouille figurent une croix sur le bois massif. Un homme est crucifié là.

Le crâne est rivé par un énorme clou d'où s'écoule un sang à demi coagulé. Le dos et les bras doublent atrocement le dessin de la croix cloutée. La tête ballote par à-coups au rythme du balancement de la porte. À chaque mouvement, la plaie circulaire autour de la pointe de fer s'agrandit, laissant apparaître des morceaux gluants de la matière grise du cerveau, en voie de liquéfaction.

Ses entrailles à peine attaquées par les vers grouillent de grumeaux verdâtres. Un énorme clou perfore le cou. Comme si le guerrier avait été encorné par un rhinocéros ! Un rhinocéros qui se tenait debout sur ses pattes arrière pour pouvoir infliger une telle blessure...

– Un Arabe ! s'exclame Baltimore.

– Tué par les jonglômes ! Ils ont déposé leurs œufs dans ses tripes !

De la bile ruisselle sur les cocons verdâtres accrochés comme de gros parasites à l'intestin grêle. L'écorce de ces œufs maléfiques a la consistance de la chair aux endroits imbibés par le suc pancréatique. Des fœtus ignobles semblent battre par transparence sous leur gangue protectrice. Alors que de ces œufs-bulles fécondés naîtront peut-être d'autres jonglômes, les cocons fixés au gros intestin près de l'anus sont irrémédiablement crevés, rongés par les agents de fermentation de l'Arabe...

CHAPITRE II

La matinée avait mal commencé pour Pascal Buisson-Foltz.

Châtain clair, légèrement empâté, de taille moyenne, il porte des lunettes de vue Ray-Ban à verres sunsiftifs, qui lui donnent l'apparence d'Elvis Presley avant une cure d'amaigrissement.

La valse interminable des cinq jours de travail routinier lui sape de plus en plus le moral. Le réveil a sonné à sept heures moins dix comme d'habitude. Il s'est levé dans une semi-pénombre pour ne pas réveiller Sylvie qui ne travaille qu'à huit heures trente, sur Paris.

Sa pantoufle droite avait disparu sous le lit et il s'est presque foulé l'orteil en butant contre le pied de l'armoire.

Le dessinateur industriel qu'il est n'a absolument rien d'un héros de la vie moderne... Rien non plus de ces paladins invincibles qui peuplent ses lectures d'heroic-fantasy... Mais aucune loi n'oblige les gens à ressembler à leurs rêves... Heureusement pour eux !

Il faisait froid également. Aussi bien dans la chambre que dans la cuisine ou la salle à manger. L'hiver parisien était particulièrement rigoureux et avec Sylvie, ils avaient décidé de faire des économies sur le chauffage électrique. Pour mettre de l'argent de côté en vue des vacances aux Baléares de cet été.

Quinze jours tout au plus car ces fichues cinq semaines de congés payés filaient à une sacrée allure, comparées aux quarante-sept autres d'ennui annuel...

Les croissants étaient les derniers du paquet de vingt acheté à l'Asseco du quatorzième arrondissement. Ils étaient mous et il faisait quinze degrés dans la cuisine...

La matinée commençait vraiment mal pour Pascal Buisson-Foltz. Mais finalement pas beaucoup plus mal que celle du lundi ou celle du mardi.

Ce n'est qu'à cet instant-là que Pascal Buisson-Foltz se souvint qu'il était mercredi.

Alors, Pascal Buisson-Foltz sourit.

Des cheveux bruns coupés très courts sur la nuque et coiffés en brosse.

Un regard noir, inquiet, inquiétant, instable, cruel, apeuré, frénétique. Des traits fins, réguliers et agréables mais dont les angles trahissent un caractère de carnassier, accentué par une denture naturellement ricanante.

Un corps souple et longiligne avec la démarche feutrée des grands félins.

Gilles Barbousbac est un personnage glauque qui cache à n'en pas douter des activités occultes et criminelles.

Pour l'heure, il est seul dans un étrange bureau du dix-huitième arrondissement, ruminant de sombres pensées. La machination qu'il vient d'échafauder est d'une perfection machiavélique. En l'espace de quelques secondes, une mort foudroyante et cruelle s'abattra sur ses deux victimes...

Quand ils seront morts, il plongera son couteau dans leurs ventres, il les déchirera et répandra leurs viscères. Cette image arrache un petit cri d'exaltation à Barbousbac. Oui, il allait les découper, les étripier, pas plus tard que ce soir ! Puis avec le manche du couteau, il leur écrasera la face, les os, les bras et les jambes. Et pour terminer, il leur coupera la tête pour qu'un mage ne les ressuscite pas :

– Krouic ! Krouic !

Et le chemin de la puissance illimitée s'ouvrira devant lui ! Sans aucun gêneur pour l'importuner, Gilles Barbousbac, seul, dans son étrange bureau du dix-huitième arrondissement ne peut réprimer un ricanement mauvais.

La sonnerie du téléphone le tire de ses pensées. Il répond de mauvaise grâce, énervé d'avoir été dérangé dans ses spéculations.

Un homme l'attend dans dix minutes.

Dans le hall étrange d'un local du dix-huitième arrondissement.

Celui-là paiera le premier.

Avant les deux autres...

Mais les deux autres, en plus, il leur fera les poches !